

Le «dutsee tui» chez les Indiens Culina du Pérou

Description d'une chasse cérémonielle ¹

par Isabelle RÜF

Les Indiens Culina, qui se nomment eux-mêmes «madiha», les gens, ne sont plus aujourd'hui que quelques centaines, de part et d'autre de la frontière entre le Brésil et le Pérou, au sud-ouest de la forêt amazonienne. Le contact face à face avec les Blancs est récent, mais il a suffi à décimer un groupe ethnique qu'en 1924 encore, le père Tastevin signalait pour sa violence et sa vigueur (5).

Les Culina du Brésil sont quelque 350, d'après la FUNAI ². Ils sont établis le long de l'Embira et semblent travailler pour des patrons brésiliens.

Les Culina du Pérou ne sont que 150, une centaine d'individus au village de San Bernardo, regroupés autour d'un poste du SIL, ³ et une cinquantaine au village de Zapote, plus en amont du fleuve Purús.

Je parlerai uniquement ici des Culina de Zapote, cependant les différences entre les groupes sont minimes, et ce que je dis du «dsutsee tui» peut être appliqué aux autres Culina et même à leurs voisins de langue Pano qui ont emprunté ce rituel.

L'Alto-Purús

Le cours du Purús, qui va de la frontière brésilienne à la source, est peu peuplé ; on compte une demi-douzaine de villages indigènes et un poste-

frontière péruvien. Les villages sont éphémères ; le poste-frontière, Esperanza, a pris une certaine importance depuis qu'il est desservi – bien qu'irrégulièrement – par un avion du service civil de l'armée. En 1968, l'équipage acceptait de favoriser le transport illicite des peaux fines : jaguar, ocelot, pécari, qui abondent dans la région. Quelques marchands venus des Andes se sont donc établis à Esperanza et remontent périodiquement le fleuve en pirogue pour troquer les peaux contre des fusils, des cartouches, des machettes. Ces objets sont devenus indispensables aux Indiens. Les marchands les leur cèdent à un prix excessif, et créent de nouveaux besoins en introduisant une grande variété d'objets. Les Indiens sont généralement endettés auprès d'un ou de plusieurs marchands, qui s'assurent ainsi une main-d'œuvre à bon marché. Leurs visites restent cependant assez rares, et ils n'ont pas le pouvoir des patrons brésiliens.

C'est d'ailleurs l'espoir d'acquérir ces objets à bon compte qui a poussé les Culina et les groupes voisins à s'établir au Pérou.

Le contact régulier et pacifique avec les Blancs est récent. Il y a cinquante ans, les Culina vivaient en forêt, à l'écart des grandes voies navigables. Ils vivaient dans de grandes cases communes, et ils appartenaient à des clans nommés (gens du chien, gens du sanglier, etc.) dont il subsiste encore des traces aujourd'hui. Ils ne connaissaient les haches et les machettes que par tribus interposées.

Par la suite, ils se les procuraient par la violence, et actuellement, les Culina âgés évoquent continuellement dans leurs récits cette période de raids et de combats. Peu à peu pourtant, ils se laissèrent prendre au jeu de l'économie de marché ; ils travaillèrent pour des patrons brésiliens, abattant les bois précieux ou récoltant le latex. Il semble que les Culina du Brésil vivent encore sous ce régime. De cette période, il leur est resté le rêve du patron bienveillant et généreux qui pourvoirait à tous leurs

¹ J'ai séjourné chez les Culina de Zapote de mars à novembre 1968. Ce travail a été effectué sous la direction du professeur Roger Bastide (Institut d'Ethnologie – Sorbonne) et avec l'appui financier du Fonds national suisse de la Recherche scientifique. Qu'ils en soient ici remerciés.

² FUNAI : Fundação Nacional do Índio ; service indigéniste brésilien qui a remplacé le SPI après 1968.

³ SIL : Summer Institute of Linguistics. Organisation missionnaire très répandue en Amazonie, dont le but premier est la traduction de la Bible en langues indigènes et l'alphabetisation des Indiens pour les amener progressivement à l'intégration aux cultures nationales.

besoins. Ni les missionnaires américains qui tentent de leur inculquer une version chrétienne de l'économie de marché, ni les marchands péruviens qui ne recherchent que le profit immédiat, ne correspondent à cet idéal. Les Culina ressentent une frustration constante dans leurs rapports avec les Blancs, qu'ils craignent et méprisent à la fois.

Les contacts avec les Blancs sont à la fois superficiels et destructeurs. Les Culina voient rarement leurs marchands, au maximum une fois par mois, et ils se rendent encore plus rarement à Esperanza. Mais la relation de commerce dans laquelle ils sont impliqués modifie profondément un grand nombre de leurs conceptions. Par leur aspect extérieur, ils diffèrent peu des métis péruviens. Leur culture matérielle cède et disparaît devant le fer et le plastique. La structure sociale s'effrite, les Culina ne sont plus assez nombreux pour maintenir l'endogamie. La distribution traditionnelle des biens a de la peine à se maintenir face à l'économie de marché. La solidarité envers son sexe fait place à la solidarité entre les membres de la famille étendue, puis nucléaire.

En un mot, les Culina sont en train d'accomplir le «saut du collectivisme primitif à l'individualisme» dont parle Nimuendajú à propos des Serénite (2).

Dans cette situation confuse subsistent encore les valeurs et les attentes de comportement traditionnelles. Les Culina sont à un moment difficile de leur histoire, où ils sont en passe d'être assimilés complètement par la sous-culture métisse qui leur est imposée, alors qu'ils reconnaissent encore leurs propres schémas culturels.

A travers la description d'une cérémonie très fortement valorisée, la chasse «dsutsee tui», je voudrais montrer comment les Culina tentent de maintenir des valeurs traditionnelles et à quelles contradictions ils se heurtent.

Les Culina

Seul groupe de la langue Arawak, sous-groupe Araua, au milieu de groupes Pano : Sharanaua, Marinawa, Cashinawa, etc., ils sont cependant très semblables à leurs voisins sur le plan de la culture matérielle.

Ils sont agriculteurs, pratiquant la culture sur brûlis, chasseurs, pêcheurs et cueilleurs.

Les activités de subsistance ont peu changé depuis le contact. Les moyens de production restent l'agriculture, la chasse et la pêche, en ordre d'importance décroissant.

L'agriculture produit principalement le manioc doux, qui ne demande pas de longs travaux de préparation ; les bananes, les plantains et le maïs sont aussi importants. Quelques plantations saisonnières, des fruits complètent les récoltes. Les plantations

sont défrichées en forêt, derrière le village ; les outils sont peu nombreux : machettes, deux haches pour tout le village, et le bâton à fouir. Les gros travaux sont effectués par les hommes : défrichage, brûlis. L'entretien et la cueillette sont travail de femmes.

Les Culina semblent être des agriculteurs peu efficaces. Il leur arrive régulièrement de se trouver à court pendant une longue période de soudure ; ils ont rarement assez de surplus de manioc ou de maïs pour pouvoir préparer les grandes quantités de boisson fermentée nécessaires aux fêtes. Dans les périodes de dénuement, ils se rabattent sur la cueillette des fruits sauvages ou bien tentent d'emprunter aux groupes Pano voisins, en faisant jouer les relations de parenté. Ils doivent alors subir la condescendance et les moqueries des Sharanaua, qui semblent, par comparaison, vivre dans l'abondance. En 1968, cette situation pouvait s'expliquer par notre présence et par l'arrivée de quelques familles venues du Brésil ; mais la situation ne semblait pas nouvelle, et elle se présentait de la même façon à San Bernardo, pourtant plus stable.

La *chasse* tient une plus grande place dans les préoccupations et les conversations des Culina, même si elle apporte quantitativement moins de nourriture. Les hommes passent plus de temps, plus régulièrement à la chasse qu'aux champs.

Les Culina sont de bons chasseurs ; ils chassent aussi bien à l'arc et à la flèche qu'au fusil. Ils préfèrent le fusil, plus efficace, mais chaque homme possède un arc et des flèches ; les petits enfants ont des arcs-jouets et apprennent à fabriquer eux-mêmes leurs armes. Même le gros gibier peut se chasser à la flèche : tapir, pécari, sanglier ; il faut alors être plusieurs pour encercler le troupeau. C'est le principal changement introduit par le fusil : les Culina ont abandonné les chasses collectives pour une chasse individuelle, qui ne les mène jamais à plus d'une demi-journée de marche du village. Le gibier doit pouvoir être ramené à dos d'homme dans la journée ou la viande sera perdue, faute de techniques de préservation. Un chasseur n'a donc pas intérêt à tuer plus de gibier qu'il n'en peut porter, il devra utiliser des cartouches, qui sont chères dans son économie, et il devra partager la viande avec ceux qui l'auront aidé à la rapporter. Actuellement, seule la chasse cérémonielle «dsutsee tui» réunit encore un grand nombre de chasseurs.

Donc quand le gibier se raréfie et s'éloigne du village, les Culina préfèrent changer de résidence plutôt que d'aller chasser au loin. La région du Purús est assez vaste et peu peuplée pour permettre ce type de migration. Il semble que ce soit bien plus la raréfaction du gibier que l'appauvrissement des terres qui fasse se déplacer les villages.

La *pêche* se pratique à l'arc, ou au poison «waka». Faut de techniques efficaces, elle reste bien moins productive que la chasse. La pêche à l'arc est une activité masculine ; les hommes, les femmes et les

enfants prennent part à la pêche au narcotique. Le poisson doit être consommé immédiatement ; les Culina ne connaissent pas de mode de préservation efficace.

La *cueillette* des fruits sauvages, la récolte du miel, des œufs de tortue sont des activités marginales, saisonnières, qui procurent une nourriture d'appoint, agréable mais de peu d'importance économique.

Comme la conservation des aliments sous ce climat tropical humide est extrêmement limitée, et que les Culina ne connaissent qu'un peu le boucan et le salage, ils préfèrent faire des provisions «dans le ventre de leurs voisins», dans l'espoir d'une réciprocité future. Les Culina sont ainsi pris dans un réseau d'obligations, auxquelles ils tentent parfois d'échapper, surtout quand la prise est maigre : oiseau, singe. Certains chasseurs peu doués, ou peu motivés profitent de ce système d'échange pour tenter de se faire entretenir par le groupe ; mais au bout d'un certain temps, ils sont trop mal considérés. La règle générale et idéale est que tous donnent à tous ; dans la réalité, le cercle des personnes avec lesquelles l'échange a lieu est restreint, et la tendance actuelle est de se soustraire à l'obligation de partage. L'introduction des cartouches, de la chasse individuelle précipite cet état de choses.

Pour les Culina, la nourriture par excellence est la viande ; les expressions «Pemitani», j'ai faim, et «bani marai», il n'y a pas de viande, sont synonymes. Les chasseurs sont habiles mais ils restent fréquemment plusieurs jours sans chasser, ils pré-

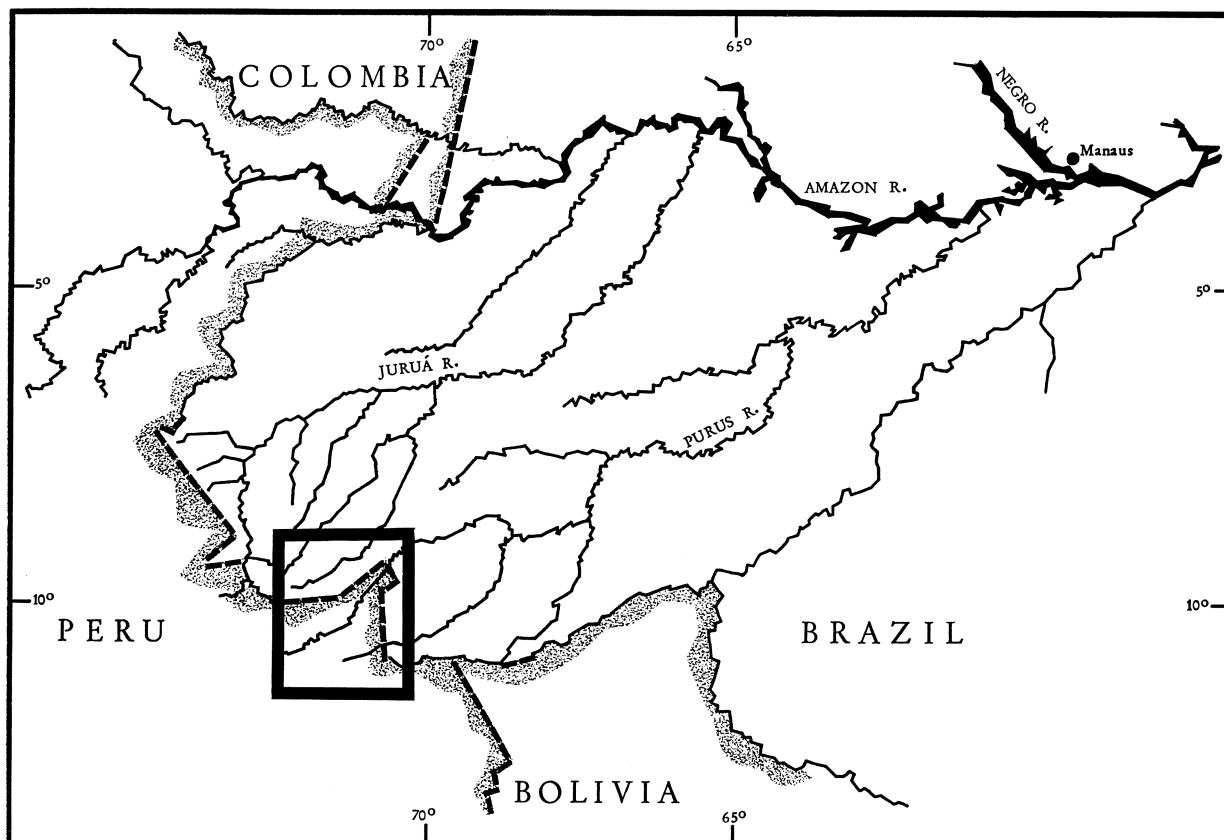
fèrent rester dans le village, parler entre eux. Ils cherchent donc à se soustraire à l'obligation de nourrir femmes et enfants. Ceci est particulièrement sensible chez les jeunes gens qui ont moins de charges, et qui peuvent jouer sur les relations de parenté pour obtenir de la viande. Car la consommation de viande est à peu près égale dans toutes les maisons, grâce au système de distribution. Par contre les efforts fournis sont très inégaux.

Il faut une certaine pression sociale pour décider les jeunes gens à chasser. Le prestige n'est pas suffisant, et chacun est à peu près certain de recevoir quelque chose à manger.

Toutefois, il arrive que le groupe des femmes juge excessive la paresse des hommes et inefficaces les revendications individuelles. Elles décident alors de recourir à la chasse cérémonielle, le «dsutsee tui». C'est une sorte de fête qui comprend plusieurs étapes, qui ne sont pas toutes nécessaires, mais que je désignerai toutes par le terme «dsutsee tui», envoyer chercher, qui est le nom que les femmes donnent à leur chant. Certains des comportements ritualisés peuvent se trouver dans d'autres contextes, mais voici le déroulement habituel :

«Dsutsee tui»

Il n'y a plus de viande dans le village depuis deux ou trois jours ; les femmes sont mécontentes, elles se plaignent entre elles de la paresse des hommes (elles passent ensemble presque toute la journée dans des tâches communes).



Elles décident alors un soir de les envoyer chasser le lendemain.

Autrefois, elles allaient le soir, après le repas, de maison en maison ; c'est encore ainsi qu'elles procèdent au village Sharanaua de Marcos. A Zapote elles se réunissent à l'aube. Les hommes sont encore dans leurs hamacs sous la moustiquaire, certains sont levés et vaquent à leurs occupations, jouent avec les enfants... Un groupe de femmes, parmi les plus jeunes, se réunit à une extrémité du village et va de maison en maison chantant à chaque homme susceptible de chasser une petite chanson signifiant : «Nous avons faim, nous vous envoyons chasser, rapportez-nous de la viande». Même à Marcos, le chant est en Culina. Tous les hommes de plus de quinze-seize ans sont inclus, même les visiteurs ou les étrangers. A Zapote, un vieil homme était régulièrement ignoré, Umairi, parce qu'il ne chassait jamais et suivait sa jeune femme dans ses activités, dans le groupe des femmes, en butte aux plaisanteries ; il comptait sur sa parenté pour le nourrir, ce qu'elle faisait à contre-cœur.

Parmi les chanteuses, une jeune fille, une jeune femme s'approche d'un homme ; elle lui tire les vêtements, secoue la moustiquaire, au milieu des rires et des plaisanteries. La plupart des hommes restent impassibles, comme si de rien n'était. Un jeune homme parfois riposte et commence un combat avec la fille. Cela signifie «je veux te rapporter de la viande, je veux être ton partenaire», et cela implique aussi «je veux être ton partenaire sexuel». Il est d'ailleurs toujours un partenaire possible, ni père, ni frère, ni cousin parallèle, ni époux.

La possibilité de rapports sexuels, exploitée ou non, est implicite pendant tout le déroulement du «dsutsee tui». Pendant cette phase, les Culina rappellent d'ailleurs qu'autrefois, les femmes avaient des rapports sexuels avec leurs partenaires pendant le chant, lorsque celui-ci avait lieu de nuit.

Quand les femmes ont terminé leur ronde, elles se dispersent et vaquent à leurs occupations quotidiennes. Peu après, les hommes prennent arcs, flèches ou fusils et se dirigent ensemble vers la forêt ou vers la rivière s'ils partent en pirogue. C'est actuellement la seule occasion où le groupe chasse encore ensemble. Une fois dans la forêt, les chasseurs se dispersent par petits groupes, mais ils s'attendent dans l'après-midi et rentrent ensemble.

Comportement des femmes : après le départ des hommes, les femmes accomplissent les tâches quotidiennes : chercher du bois pour le feu, ramasser les tubercules de manioc, les éplucher et les faire bouillir ; laver le peu de linge qu'elles possèdent ; nettoyer un peu l'aire devant les maisons. Puis elles rôtissent et pilent du maïs dans l'unique mortier du village qu'elles utilisent tour à tour. Le travail des femmes est essentiellement communautaire. Avec le maïs pilé, elles confectionnent une boisson non fermentée qu'elles offriront aux chasseurs à leur retour.



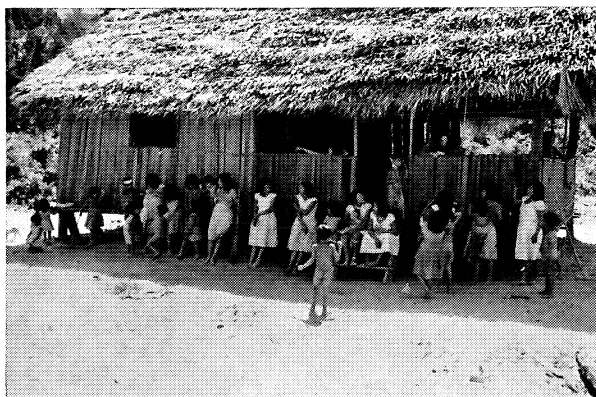
Quand elles ont terminé leurs travaux, elles s'occupent alors à se parer pour le retour des chasseurs. Elles vont se baigner au fleuve, mettent leurs plus beaux habits, leurs bijoux et tous leurs ornements. Elles passent ensuite une heure ou plus à se peindre le visage et parfois les bras et les jambes de dessins élaborés qu'elles nomment «dos de tortue» ou «queue de caïman». Elles utilisent pour cela les graines rouges de l'achiote (bixa orellana) ou le suc bleu, plus tenace, du genipapo. Elles accrochent parfois un petit disque métallique qui pend à la paroi nasale percée dans ce but. Elles se parfument avec des feuilles odorantes «tsiru», elles noircissent leurs dents en tapotant la tige d'une plante semblable à un bambou.

Lorsqu'elles sont ainsi parées, elles vont dans la forêt ramasser des brassées d'une plante aux feuilles piquantes, sorte d'ortie, «nawawakusi» en Pano. Elles les mettent de côté pour les utiliser après le retour des hommes. Elles se font aussi des couronnes vite nouées, avec les jeunes feuilles d'un palmier.

La conversation pendant ces préparatifs est animée et roule sur un thème : qui attend quel partenaire ? La décision revient aux femmes elles-mêmes et donne lieu à beaucoup de commentaires. Les femmes ont un partenaire stable qui n'est pas un parent proche ni le mari. Ce partenaire cependant peut changer, au cours d'un déplacement, lors de voyages. Il sera toujours choisi parmi les partenaires sexuels possibles.

Une femme peut n'attendre personne, et les femmes responsables d'une maison et qui reçoivent beaucoup de viande lors des chasses habituelles, ne participent en général pas. Mais les vieilles femmes ou des filles non mariées participent régulièrement. Jamais deux femmes n'attendent le même homme, mais une femme peut avoir deux partenaires. C'est ainsi que les choses se passent à Marcos ; à Zapote, le schéma est plus confus, les relations moins bien définies : les Culina sont trop peu nombreux pour maintenir rigoureusement le schéma idéal.

Retour des hommes : dans l'après-midi, les hommes qui se sont attendus dans la forêt, annoncent leur retour de loin. Ils soufflent dans une trompe



en argile cuite, très simple, et qui ne sert qu'à annoncer le retour de «dsutsee tui». Alors qu'ils rentrent habituellement sans bruit de la chasse, ici ils font le plus de bruit possible ; car il ne saurait être question de dissimuler les pièces de gibier, au contraire.

Le groupe des femmes parées se réunit sur la place devant la maison du chef (au sens amazonien du terme!). Les hommes pénètrent bruyamment dans le village, et jettent sur le sol de la place des paniers en palmes qu'ils ont confectionnés dans la forêt avant de rentrer et qui contiennent le gibier. Ils font cela négligemment, sans s'adresser aux femmes qui chantent la même chanson que le matin. Ils se dirigent ensuite vers leurs maisons sans plus s'occuper de ce qui se passe sur la place et vont s'affaler dans les hamacs. Les femmes alors se fraient un passage au milieu des chiens et des enfants et se saisissent du paquet qui leur est destiné, celui que leur partenaire a rapporté pour elles... Elles rentrent alors chez elles avec leur paquet, elles prélèvent une petite partie de la viande qu'elles préparent tout de suite pour le repas commun. Le reste, elles le gardent pour elles, et pendant les jours suivants, elles inviteront des proches chez elles. Cette viande n'est pas redistribuée comme celle de la chasse habituelle.

Pendant que les femmes préparent donc une part de la viande pour le repas qui aura lieu un peu plus tard dans la maison du chef, les hommes vont se baigner et se vêtir. Ils ne prennent aucune part au partage ou aux préparatifs du repas.

En fin d'après-midi, les femmes apportent chacune une part de viande ainsi que du manioc ou du maïs dans la maison où sera pris le repas en commun. Habituellement, les Culina mangent dans leurs maisons, entre eux. Le repas en commun fait partie des rites du «dsutsee». Les participants viennent partager la nourriture. Les femmes et les hommes mangent en même temps, mais ils se maintiennent en deux groupes distincts. Après le repas, les restes sont remportés par celles qui avaient apporté la nourriture.

Jeux : après le repas, les femmes sortent les paquets d'orties et commencent à pourchasser les hommes qui fuient, mais parfois se laissent prendre

et frotter avec les feuilles. Cela est censé leur donner de la force et de la vitalité. Des groupes d'hommes et de femmes se pourchassent dans tout le village ; les enfants jouent parallèlement aux mêmes jeux, filles contre garçons. Il y a aussi d'autres jeux, une course où les partenaires se disputent des morceaux de canne à sucre, s'aspergent de peinture violette «amaidada». Tous ces jeux présentent la même agressivité des femmes contre les hommes, ils demandent tous une grande dépense d'énergie, et ils éveillent la même jubilation.

Un «dsutsee tui» est habituellement suivi d'une nuit de danses, de la nuit tombée à l'aube. Ces danses sont principalement des rondes, accompagnées par le chant exclusivement, sans instruments de musique.

Idéalement, la chasse devrait recommencer le lendemain, être suivie d'une seconde nuit de danses, d'un jour de repos et d'une troisième nuit de danses. Mais je n'ai jamais vu appliquer ce schéma. Les danses se prolongent toutefois jusqu'à l'aube, malgré le froid humide et pénétrant. Les chants sont en langage ésotérique, celui des «adsaba», doubles spirituels des hommes. Pour acquérir de nouvelles chansons, les Culina sont prêts à entreprendre de longs déplacements. Ils dansent à de nombreuses occasions, et le «dsutsee tui» n'est qu'une d'entre elles.

Dans les jeux et dans l'ensemble des comportements que je désigne par le terme «dsutsee tui», la connotation sexuelle est évidente. La terminologie est claire sur ce point : les Culina pratiquent autant que possible le mariage préférentiel avec la cousine croisée ; le terme «wini» : cousin(e) croisé(e) désigne également tout autre partenaire sexuel ; c'est le terme aussi employé pour désigner le partenaire du «dsutsee».

Il est explicitement reconnu que les femmes avaient autrefois des rapports sexuels pendant le chant de départ. Il est aussi admis que ces relations ne tirent pas à conséquence et ne peuvent pas être mal prises par le conjoint. Une femme considère comme pères de ses enfants tous les hommes avec qui elle a eu des rapports sexuels pendant sa grossesse. Pendant le «dsutsee», de telles relations sont tout à fait admises.

Variantes : en règle générale, les femmes envoient les hommes chasser. Pendant mon séjour, elles l'ont fait quatre fois en mai-juin et deux fois en août.

Il arrive aussi qu'elles utilisent ce moyen de pression pour obtenir d'autres travaux. Je les ai entendues chanter pour envoyer chercher des bananes et de la canne à sucre dans une ancienne plantation du côté brésilien. Les hommes partirent plusieurs jours, laissant un des leurs pour protéger et aider les femmes.

Elles ont chanté aussi pour la pêche au poisson, qui est de toute façon collective, et enfin, elles

ont utilisé le «dsutsee» pour que les hommes se hâtent de terminer les nouvelles maisons qu'ils laissaient en cours de construction.

Dans tous ces cas, le groupe des femmes a profité de l'impact que représente ce rite pour obtenir des hommes des comportements qu'elles n'obtenaient pas individuellement.

Il arrive parfois – très rarement – qu'un «dsutsee tui» avorte. Les deux cas que je connais ont un point commun : les hommes ont eu l'occasion de se réunir après le chant des femmes et de prendre ainsi collectivement la décision de ne pas obéir. Sinon, ils courent toujours le risque de se trouver seuls à refuser. A Zapote, deux marchands débarquèrent de façon inattendue pour tenter une opération de séduction sur les Culina qu'ils soupçonnaient à juste titre de leur dissimuler des peaux fines. Les hommes s'apprêtaient à partir pour la chasse. Les marchands apportaient de l'alcool de canne à sucre et beaucoup d'objets. La décision fut vite prise. Cet incident montre bien l'action destructrice du contact ; la relation avec les Blancs détruit les comportements traditionnels, elle empêche les Indiens de continuer à assurer la subsistance du groupe.

A Marcos, J. Siskind (3) a vu les hommes, agacés par des «dsutsee tui» trop rapprochés, envoyer les femmes pêcher. Mais un tel comportement est exceptionnel. P. Adams (1), elle, dit qu'à S. Bernado, il existe une cérémonie où hommes et femmes se font des demandes à tour de rôle. Je n'ai rien observé de semblable à Zapote.

Comparaison avec la chasse habituelle : compte tenu du nombre des chasseurs, la quantité de viande semble proportionnellement la même, c'est-à-dire à peu près deux prises de gibier (pécari, daim, singe, volatile, rongeur) pour trois chasseurs. Les résultats des différents «dsutsee tui» sont discutés et comparés. Ils permettent aux chasseurs de mesurer leur habileté et de vérifier l'état du gibier. La grande différence est que tous les hommes vont chasser, particulièrement les jeunes qui manifestent normalement le moins d'enthousiasme. Dans la chasse cérémonielle, ils trouvent un ensemble de motivations et dans le contexte de fêtes qu'évoque le «dsutsee tui», la possibilité de rapports sexuels joue un grand rôle. Les chasseurs les plus actifs ne sont donc pas ceux qui chassent tous les jours.

De même, la distribution n'est pas la même. Au lieu de rester dans le cercle parental, la viande est forcément distribuée au-dehors, puisque les partenaires ne sont pas parents. C'est l'occasion pour des femmes jeunes ou seules de recevoir personnellement une quantité de viande dont elles peuvent disposer pour inviter d'autres personnes.

Le «dsutsee tui» permet donc d'équilibrer les forces en faisant produire ceux qui restent encore en-dehors du circuit de production, en changeant les schémas de distribution, en permettant aussi



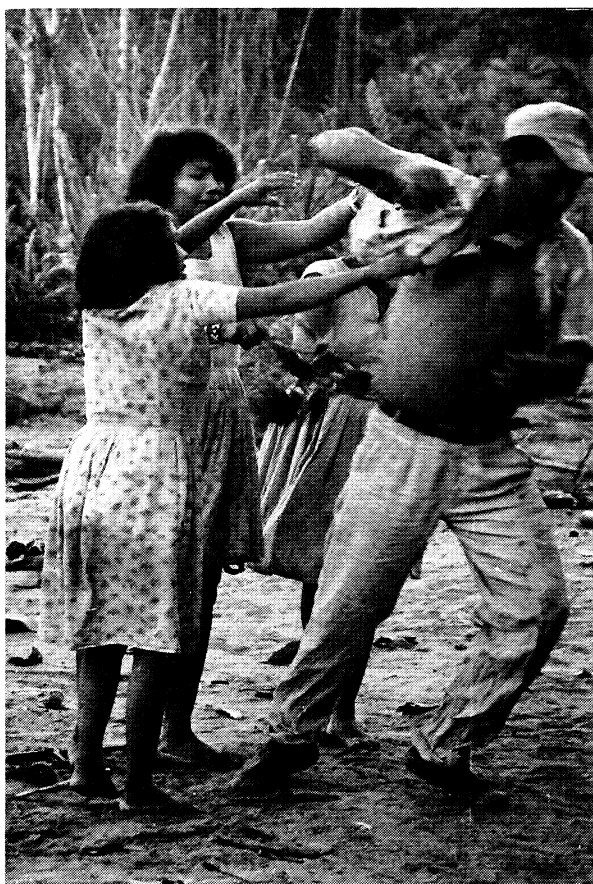
aux jeunes gens d'avoir accès à des femmes et d'entrer dans la vie sexuelle. En effet, un manque artificiel de femmes est créé par la pratique de la polygynie sororale, et la licence reliée au «dsutsee» permet de rétablir momentanément un équilibre. Cette chasse permet aussi aux jeunes gens de montrer s'ils sont capables de subvenir aux besoins quotidiens d'une famille.

Les Culina parlent eux-mêmes beaucoup du «dsutsee tui». Lorsqu'ils évoquent des périodes fastes, ils énumèrent toujours l'abondance de la nourriture, les danses et les «dsutsee tui» fréquents. Ce rite apparaît comme un signe de santé sociale.

Actuellement, les Culina ressentent fortement l'inconfort de leur situation. Ils reconnaissent encore l'obligation de partager mais ne le peuvent pratiquement plus dans la mesure où ils sont pris dans le système de l'achat-vente et de l'accumulation des biens. Le prestige qui reposait sur la distribution des biens dépend maintenant de leur possession.

Par ailleurs, leurs structures sociales ne peuvent plus fonctionner depuis que leur nombre a dramatiquement diminué. Ils tentent de se regrouper avec les survivants d'autres clans, mais ces tentatives se heurtent à de trop grandes résistances. La méfiance, la peur de la magie rendent impossibles des réunions durables.

Ils ont abandonné la case commune et construisent des maisons sur pilotis de type péruvien



de plus en plus petites et closes sur elles-mêmes, et qui bientôt n'abriteront plus que la famille nucléaire. Pendant notre séjour, les Culina défirent toutes leurs maisons pour les transporter à quelques 500 mètres en aval, dans le but de créer autour de nous un village pareil à ceux des missionnaires américains ; le nouveau village se caractérisait par une multiplication des petites maisons individuelles.

Dans le même esprit, ils tentèrent de faire venir du Brésil d'autres Culina auxquels les reliaient des liens de parenté. Les nouveaux venus se firent également de petites maisons. Il y eut à ce moment-là une recrudescence de «dsutsee tui», car il s'agissait d'envoyer chasser des hommes occupés à la construction, et prêts à se laisser entretenir par leurs hôtes. Il y avait aussi le désir d'entretenir des relations avec les nouveaux arrivants, danses et rapports sexuels. Il est difficile de dire comment le village aurait évolué si les Indiens venus du Brésil n'étaient pas repartis discrètement les uns après les autres, laissant des maisons à demi-construites. Les conflits latents et la crainte réciproque ont rendu l'expérience impossible.

A cause de ces bouches supplémentaires à nourrir, et à cause aussi de l'insuffisance habituelle de leurs plantations, les Culina de Zapote se trouvèrent de septembre à novembre environ, pratiquement dépourvus de manioc et de maïs. La nourriture de base manquait complètement, la viande n'était pas suffisante et un sentiment de découragement saisit les Indiens. Les chasseurs restaient plu-

sieurs jours inactifs et maussades ; les femmes se plaignaient mais sans effet ; et pendant cette période, elles ne tentèrent pas une seule fois d'exercer la pression du «dsutsee tui». «Nous ne sommes pas assez nombreux» disaient-elles. Effectivement, le groupe se dispersait fréquemment dans cette période, et allait visiter des parents susceptibles de le nourrir. Et pour entreprendre une chasse de ce type avec la dépense d'énergie qu'elle entraîne, il faut une certaine santé sociale qui manquait à Zapote à cette époque. Cette défaillance était ressentie fortement par les Culina eux-mêmes, qui évoquaient alors les «dsutsee tui» passés.

Il ressort de la description qui précède que le «dsutsee tui» est un régulateur économique ; il permet de modifier exceptionnellement les schémas de distribution, d'introduire dans la vie active les chasseurs récalcitrants, de donner de la viande aux femmes qui n'en reçoivent pas habituellement, parce qu'elles n'ont ni mari ni beau-fils, ni fils qui chasse pour elles. Il permet aussi de changer de partenaire sexuel d'une façon ritualisée qui n'engendre pas de conflits.

Enfin, le caractère d'agression sexuelle qui est évident dans les jeux souligne la solidarité des groupes mâle et femelle. C'est une sorte de soupape de sécurité qui permet d'exprimer les sentiments d'hostilité latents, sans mettre en danger la structure qui les suscite. En envoyant les hommes chasser et en les attaquant avec des orties, les femmes ne cherchent pas à renverser leur autorité mais elles expriment l'hostilité qu'éveille aussi en elles leur dépendance économique. Implicitement, elles admettent cette dépendance, et la ritualisation de leur solidarité entre elles contre les hommes est une transgression occasionnelle qui ne met pas la relation habituelle en danger. Alors que l'expression de l'agressivité envers son propre sexe est toujours inhibée chez les Culina, il faut qu'ils soient ivres d'alcool péruvien pour se permettre en *español* – langue qu'ils n'emploient jamais entre eux – des insultes à l'égard de leurs compagnons.

Le «dsutsee tui» aujourd'hui

Nous avons vu à plusieurs reprises que l'assimilation des Culina à la sous-culture métisse d'Esperanza entraîne un glissement vers l'individualisme. La famille devient l'unité importante, au détriment de la communauté. La solidarité du groupe sexuel tend à disparaître devant l'intérêt individuel. Le «dsutsee tui» perd donc de son importance. Actuellement, il est encore utilisé, mais il ne résistera sans doute pas à longue échéance. Les Culina veulent encore affirmer leur attachement aux valeurs traditionnelles mais la pratique montre qu'ils ne peuvent pas résister à l'agression culturelle constante qui leur est imposée de toutes parts.

D'une part, les marchands les exploitent, mais créent des besoins irréversibles qui les enferment par l'endettement dans un cercle d'obligations.

D'autre part, les missionnaires cherchent l'intégration à long terme, la christianisation. Malgré le respect apparent que ces derniers manifestent pour les cultures indigènes (étude des langues, recueils de récits), ils appliquent des idéaux moraux chrétiens, cherchent à éliminer la polygamie, l'usage rituel des hallucinogènes ; en échange, ils proposent l'alphabétisation – avec la Bible – le commerce, sur des bases plus honnêtes que les marchands mais aussi destructrices à longue échéance, en un mot : l'intégration aux cultures nationales.

Les Culina résistent tant bien que mal, et maintiennent des rites comme le «dsutsee tui» pour affirmer la cohésion du groupe. Mais ce n'est certainement plus qu'une question d'années. Ils perdront de plus en plus de leur spécificité culturelle, et

se confondront de plus en plus avec les métis péruviens de la région. Et quand la route transamazonienne qui reliera Brasília au Pérou traversera leur territoire, le processus d'acculturation sera achevé : c'est cela, l'ethnocide.

Bibliographie

1. ADAMS, P. *Textos Culina*. Folklore Americano. año X, nº 10. Lima, Pérou, 1962.
2. NIMUENDAJÚ, K. *The Serente*. Los Angeles, 1942. Fred. Webb Hodge Anniversary Fund.
3. SISKIND, J. *Reluctant hunters*. Thèse de doctorat polycopiée. Columbia, New York, 1968.
4. SISKIND, J. *The Culina eat snakes and never bathe...* Communication 35th. Annual Meeting of the Society for American Archaeology. Mexico, 1970.
5. TASTEVIN, C. *Les études linguistiques et ethnographiques du Père Tastevin en Amazonie*. Journal de la Soc. des Américanistes. Nlle série 16, pp. 421-425. Paris, 1924.

Zusammenfassung

Die Culina bewohnen seit zwanzig Jahren den feuchten, tropischen Wald an den Ufern des Oberlaufs des Rio Purus in Peru und Brasilien. Alle Beobachtungen wurden 1968 im Dorf Zapote in Peru gesammelt, doch scheint es, dass sie auch für die anderen Culina-Dörfer gültig sind.

Die Culina sind ursprünglich Jäger, Pflanzler und Fischer. Zusätzlich dieser lebens-erhaltenden Tätigkeiten, jagen sie zur Zeit den Jaguar und den Katzenparder im Auftrag von peruanischen Händlern, die auf der Grenzstation Esperanza angesiedelt sind.

Die Einführung der Marktwirtschaft hat ihre soziale Organisation erschüttert und die Entwicklung vom primitiven Kollektivleben zum Individualismus vorangetrieben. Gleichzeitig erhalten sich aber die traditionellen Erwartungen und Verhaltensweisen, was zu einer zweideutigen, unbequemen Situation führt. Die Analyse einer rituellen Jagd, des *dutsee tui*, zeigt, dass die traditionelle Verhaltensweise trotz der Widersprüche, die sie provoziert, überlebt.

Nach einer Zeit des Mangels beschliesst die Gruppe der Frauen, gegen die Not anzukämpfen und die Männer auf die Jagd zu schicken. Sie drücken ihren Willen in einem Ritual durch Gesang aus. Alle Männer sind stillschweigend verpflichtet an der Jagd teilzunehmen. Während ihrer Abwe-

senheit bereiten die Frauen Getränke vor, schmücken und bemalen sich Körper und Gesicht. Bei der Rückkehr der Männer bemächtigt sich jede Frau eines Anteils der Beute, den ein möglicher sexueller Partner, der nicht ihr Gatte ist, zurückgebracht hat. Das ist gleichzeitig eine Verletzung des Brauches der Güterteilung innerhalb der Grossfamilie und der aktuellen Tendenz der Teilung im Rahmen der Kleinfamilie. Im übrigen entspricht dieser Partnertausch auch einer von der Gruppe geduldeten sexuellen Freiheit.

Das Fest geht weiter mit einer gemeinsamen Mahlzeit, was auch ungewöhnlich ist, und mit Spielen, die von der Frauengruppe mit einem eindeutig aggressiven Charakter geführt werden.

Dieses Ritual bezeugt die starke Einheit innerhalb der Frauengruppe und also auch der Männergruppe und unterstreicht die Solidarität zwischen Personen gleichen Geschlechts. Die Kleinfamilie hat aber heute die Tendenz sich abzuschliessen und dadurch die Solidarität eher den engsten Familienmitgliedern gegenüber auszuüben. Wir können somit den Schluss ziehen, dass das *dutsee tui* Ritual mit anderen spezifischen Zügen der Culina-Gesellschaft verschwinden wird. Das Brauchtum, das die Indianer von den peruanischen Mestizen unterscheidet, wird langsam zerfallen, und die Akkulturation gänzlich vollzogen werden.

Isabelle RÜF – Née en Suisse en 1943. Licenciée en ethnologie de la Sorbonne en 1965, se prépare au travail sur le terrain en suivant les cours du Centre de formation aux recherches ethnologiques et du professeur Roger Bastide (de 1965 à 1968). Obtient une bourse du Fonds national suisse de la Recherche scientifique et séjourne au Pérou en 1968 et 1969. Actuellement, se consacre à l'enseignement secondaire à Lausanne et travaille sur les matériaux recueillis.